

Dans le bocage du sud du Berry, en mutation : « On gagne plus en faisant du gaz que de la viande »

Publié le 21/02/2022 à 08h00



Depuis vingt ans, chaque semaine au marché au cadran de Châteaumeillant, les éleveurs de 80 km à la ronde s'y retrouvent pour proposer leurs bêtes. ou simplement observer les cours © Pierrick DELOBELLE

En ce début 2022, ce ne sont pas les cours du broutard qui inquiètent au marché au cadran de Châteaumeillant, la petite capitale du Boischaut du Cher, mais le fait que les troupeaux et le nombre d'agriculteurs fondent à vue d'œil. Une « modernisation » qui risque de provoquer le franchissement de seuils irréversibles pour ce territoire rural fragile...

La couche d'ozone trouée par le méthane émis par les vaches ? C'est une réalité scientifique à l'échelle de la planète. La contribution des vaches du Boischaut à ces émissions de gaz est non seulement modeste mais en perpétuelle diminution. Pour la bonne raison que les troupeaux se réduisent à mesure que se multiplient... les méthaniseurs.

Croisés au bar du marché au cadran de Châteaumeillant (Cher), ce lundi matin, les Ferrandon père et fils, éleveurs à Saint-Sauvier (Allier), en témoignent : « Autour de nous il y a des gens dépités, fatigués, ils vendent les vaches. On a vu des copains mettre en culture et passer au méthaniseur. »

Le labour progresse dans le bocage et ceux qui investissent ne cherchent pas à y reproduire le système de polyculture-élevage traditionnel.

Patrick Courzadet, 58 ans, éleveur et maire de Saint-Maur, qui jouxte Châteaumeillant, le constate : « Sur ma commune, un Suisse et un Belge ont acheté des grandes surfaces pour alimenter un méthaniseur ».



Alice

Duval et Jacques Blanchard, éleveurs ovins à Vesdun. Photo Pierrick Delobelle

Un peu plus loin, à Vesdun, en lisière de l'Allier, Jacques Blanchard et Alice Duval, qui élèvent des ovins en bio, ont un nouveau voisin, « un Allemand qui a racheté une exploitation au prix fort ». Devinez pour quoi faire. Jacques Blanchard, membre de la Confédération paysanne, fait ce constat : « On gagne plus de sous en faisant de la culture et du gaz que de la viande. »



Cette « foire aux bestiaux » modernisée, dont les transactions sont aussi sécurisées que celles d'une place de marché boursier, est une fierté pour les quelque 1.200 actionnaires issus de cette région du « Boischaud-Marche ». photo Pierrick Delobelle

Pour autant, au marché au cadran de Châteaumeillant, en ce moment, les affaires, ça gaze. Depuis vingt ans, chaque semaine, les éleveurs de 80 km à la ronde s'y retrouvent pour proposer leurs bêtes, ou simplement observer les cours ; les négociants viennent de toute la France et d'Italie.



La cheffe des ventes Gwendoline Pradat annonce les enchères au marché au cadran. Photo Pierrick Delobelle

Cette « foire aux bestiaux » modernisée, dont les transactions sont aussi sécurisées que celles d'une place de marché boursier, est une fierté pour les quelque 1.200 actionnaires issus de cette région du « Boischaut-Marche ».

« Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu des broutards vendus plus de 1.000 euros », savoure Antoine Perrot, 40 ans, éleveur à Châteaumeillant et vice-président du marché au cadran.

Le président du marché, Charles Duchier, tout juste quadra lui aussi, acquiesce. Le système « naisseur » n'est pas condamné. Son camarade Antoine Perrot en revendique les vertus écologiques.

« Les vaches entretiennent notre bocage. On recherche l'autonomie, on nourrit nos bêtes avec nos cultures de céréales, qui bénéficient en retour de la paille et du fumier ».

ANTOINE PERROT (Éleveur bovin à Châteaumeillant)

« On tient à conserver la liberté de vendre ou de ne pas vendre. Avec la contractualisation, nous ne sommes pas maîtres », enchaîne Charles Duchier, qui finit par sortir de sa réserve : « La loi Egalim, c'est bidon ! ».



Charles Duchier, président du marché au cadran de Châteaumeillant , photos Pierrick Delobelle

Tant que les pays méditerranéens réclament ces veaux au potentiel génétique incomparable pour l'engraissement, le bocage tient bon... « On a toujours peur que les Italiens n'achètent plus nos broutards mais eux ont encore plus peur qu'on ne les leur vende plus », se rassure Bertrand, un voisin de l'Allier.

Ce qui ne veut pas dire que les éleveurs du Boischaut ne se préoccupent pas des coûts de production : « On vend mieux, heureusement, car sinon on serait morts. Les engrais sont trois fois plus chers », situe Antoine Perrot.

Erwan Le Mintier produit des céréales à Touchay, à une vingtaine de kilomètres de Châteaumeillant. Lui aussi est un chaud partisan de la loi du marché : « Je vends à un courtier, sans intermédiaire ».

« Tout est mangé pour financer la prochaine récolte »

Les rendements restent modestes en Boischaut et Erwan le Mintier se prend d'autant moins pour un Américain que la hausse des fournitures compromet aussi son bilan : « On a eu des prix corrects en 2021 mais tout est mangé pour financer la prochaine récolte. Le prix des intrants est multiplié par deux ou trois ».



Erwan Le Mintier (Touchay), céréalier et militant du Rassemblement national. photo Pierrick Delobelle

Erwan Le Mintier, qui est aussi candidat à tous les scrutins depuis trente ans pour le RN (autrefois le FN), peste surtout contre « les contrôles au millilitre de produit près alors que je tourne à un quart des doses prescrites. ».

À l'autre bout du Boischaud et du spectre politique, l'« insoumis » Jacques Blanchard expose lui aussi des ratios économiques décourageants : « On paye les aliments bio 100 % plus cher et on revend nos agneaux 6 % plus cher ».

Comme ses voisins éleveurs ovins de Vesdun, Mylène Pierrard subit la suppression de la « prime au maintien » en bio.



Mylène Pierrard , agricultrice et maire d'Épineuil-le-Fleuriel. Photo Pierrick Delobelle.

Mylène Pierrard, dont la production principale est le lait de vache bio, affronte en outre une baisse de prix, liée à la surproduction.

Épineuil-le-Fleuriel, le très littéraire « pays du Grand Meaulnes » d'Alain-Fournier, dont elle a été élue maire, peine à s'ébrouer après une longue léthargie.

« Avec le Covid, les gens ont pris l'habitude de ne pas sortir. Les associations et les clubs ne redémarrent pas. Il y a juste les anti-éoliens qui arrivent à mobiliser à partir des réseaux sociaux »

MYLÈNE PIERRARD (Maire d'Épineuil-le-Fleuriel)

« On a l'impression d'un endormissement, d'une résignation ».

Son collègue maire de Saint-Maur, Patrick Courzadet, voit aussi « les gens se renfermer un peu plus. On a l'impression d'un endormissement, d'une résignation ».

Le réveil se manifestera-t-il par un vote extrême dans les urnes ? Erwan Le Mintier, fidèle à Marine Le Pen, voit partout « des immigrés désormais dispatchés à droite, à gauche dans nos petites villes et nos bourgs ».

Jacques Blanchard analyse autrement la crispation des zones rurales.

« La valeur travail est centrale dans le milieu agricole et dans nos campagnes, on connaît tous quelqu'un au chômage mais pas d'exilés fiscaux, alors les gens pensent que ça va mal parce qu'il y a des chômeurs et non parce qu'il y a du chômage ».

JACQUES BLANCHARD (éleveur ovin bio à Vesdun (Cher))



Jacques Blanchard, éleveur ovin bio (Vesdun), adhèrent à la Confédération paysanne et électeur de la France insoumise. Photo Pierrick Delobelle.

Le maire de Saint-Maur évalue les effets de la « disparition de la moitié des agriculteurs » : « ça fait des ravages sur les emplois induits (...) L'État doit nous dire si oui ou non on a encore besoin de produire de la viande sur nos zones défavorisées ».

La tendance « Confédération paysanne-Mélenchon » a une réponse : « Le projet du gouvernement, c'est l'agriculture 4.0. On a perdu 100.000 fermes en dix ans. On a besoin de paysans, pas de drones ni de tracteurs qui roulent tout seuls. Il faut arrêter d'agrandir les exploitations », argumente Jacques Blanchard.

La vente directe et ses limites

Issu du milieu agricole, Benoît Aupetitgendre, 42 ans, a eu déjà plusieurs vies professionnelles. Son expérience de producteur bio en vente directe s'est arrêtée il y a dix ans : « Il faut maîtriser trois métiers : producteur, transformateur et commerçant ». Aujourd'hui, Benoît vend ses cochons bio à une coopérative et les nourrit avec les aliments produits sur 110 hectares à Arcomps.



Benoit Aupetitgendre (Arcomps), élève des cochons bio et s'apprête à s'agrandir en reprenant le troupeau de vaches de ses parents. Photo Pierrick Delobelle

Benoît s'apprête à reprendre les vaches et les 110 hectares de ses parents qui partent en retraite. Agrandissement assumé en « système extensif » : « on ne peut pas envoyer tout le monde sur des petites surfaces et sur la vente directe », estime-t-il. Benoît Aupetitgendre regarde de loin le « système » s'emballer et se « durcir ».

« Il faut avoir une qualification de cadre pour monter des dossiers et ça exclut des jeunes qui voudraient se lancer dans le métier sans avoir ce profil ».

BENOÎT AUPETITGENDRE (Fermier, pores et céréales en bio à Arcomps)

Gérôme Ferrandon, de Saint-Sauvier, reste convaincu que la spécialité de « pays naisseur » va finir par périlcliter par manque de fermes : « Pour l'instant, il y a encore beaucoup de bêtes, alors on a encore les marchés. Un jour, on importera des veaux ».

Pour les vaches comme pour les hommes, il y a des effets de seuil. « On a pu conserver une dynamique autour de l'école. Il faut qu'on accueille de nouvelles familles, lance la maire d'Épineuil-le-Fleuriel, sinon on ne pourra plus remonter ».

Reportage : Julien Rapegno (texte) et Pierrick Delobelle (photos)